

L'ANALOGIE DANS LA LITTÉRATURE ORALE TRADITIONNELLE AFRICAINE

Application à quelques proverbes koongo-ntándu

Marie-Angèle
KITEWO,

Professeur à
l'Institut Supérieur
Pédagogique (ISP)/
Mbanza-Ngungu
Kongo Central.
MarieAngele.Kitewo@
SNDdeN.org

Introduction

Il est un fait indéniable que l'être humain s'exprime et révèle ses pensées à travers la parole dont il fait l'élément essentiel de son discours. Nous entendons par là qu'il extériorise ses pensées, ses sentiments et ses attitudes, grâce à la langue qu'il utilise comme instrument de communication avec les membres de sa communauté et d'autres. Communiquer est ainsi un besoin inné de l'homme, ce qui explique l'apparition des langues et leur usage dans les communautés humaines. Ce besoin inné ne se limite pas seulement à l'expression, il s'étend jusqu'à la capacité de « création » dont dispose certains locuteurs en possession d'une expression plus élaborée.

Ainsi, grâce à cette capacité de création, le locuteur et son interlocuteur dépassent les limites de la langue courante dans nos sociétés pour accéder à une communication d'un niveau élevé. En effet, quand nous parlons de cette science, nous pensons en premier lieu aux possibilités d'analyses qu'elle offre, entre autres la classification des langues suivant leurs composantes, lesquelles nous amènent à différents niveaux de la phonologie, de la morphologie, de la syntaxe ; en d'autres termes, au point de départ du discours.

Le caractère dynamique de l'expression linguistique découle donc de ce principe inhérent à l'être humain, à savoir : la capacité de toujours créer des mots, des expressions et différentes formes d'éléments du discours. C'est ce qui a poussé Noam Chomsky, – linguiste américain du 20^e siècle – à déclarer « le principe de la création illimitée de l'esprit humain »¹.

Dans cet article, nous voudrions considérer l'analogie comme l'un des fruits des activités

1 Georges MOUNIN, *La linguistique du XX^e siècle*, Paris, P.U.F., 1972, p. 201.

créatrices de l'esprit humain, par laquelle le sujet parlant répond à ses besoins vitaux d'expression et de communication. Nous plaçons cette réflexion dans le cadre de la Littérature traditionnelle orale africaine, particulièrement dans le contexte des proverbes, considérés comme genre important dans la littérature orale traditionnelle africaine.

Nous avons porté notre choix sur les proverbes à cause de la fréquence de leur usage dans la communication peu commune. Ils véhiculent en tout temps des messages riches. Cette richesse peut s'évaluer sous divers angles : vocabulaire, style, tournure de la phrase qui accuse la volonté de produire un discours recherché et significatif.

Il y a à distinguer dans le discours du locuteur, ce qui peut être considéré comme langage ordinaire de ce que nous appellerions « langage recherché ». Cette distinction reposerait sur la volonté du locuteur producteur du discours en question.

I. Analogie

Le terme « analogie » a une longue histoire et peut aussi avoir diverses interprétations, selon les auteurs et les contextes. Alain Graf et Christine Le Bihan² traitent l'analogie dans le sens de l'identité de rapports qui unissent deux à deux les termes de plusieurs couples suivant cette logique : A est à B ce que C est à D ; supposant ainsi quatre termes là où la ressemblance n'en suppose que deux. À titre d'exemples, nous proposons deux devinettes de la littérature traditionnelle orale *koongo-ntáandu*, pour illustrer cette affirmation :

1. Question : *Nzo táata, kúúnsí dí mósi* (la maison de mon père n'a qu'un pilier).
Réponse : *Lúwa* (le champignon)
2. Question : *Nzo táata, mwéélo mu n'toto* (la maison de mon père, la porte [est] dans la terre)
Réponse : *Ntúndulu* (le fruit du gingembre)

La structure syntaxique de ces deux devinettes repose sur le modèle de la comparaison entre deux éléments mis en rapport :

1. *Nzo táata* (la maison de mon père) en rapport avec *kúúnsí dí mósi* (un seul pilier).
2. *Nzo táata* (la maison de mon père) en rapport avec *mwéélo* (porte d'entrée).

Par la technique d'économie, le verbe a été omis. Ceci rapproche de plus près les deux éléments comparés : (*nzo táata* comparé à *kúúnsí nzo táata* comparé à *mwéélo*). Seule la virgule les sépare.

2 Alain GRAF et Christine LE BIHAN, *Lexique de philosophie*, Paris, Seuil, 1996.

Remarquons une nuance de différenciation entre l'analogie et la simple comparaison. L'analogie se manifeste par la présence du second énoncé lié au premier par un verbe et un élément de comparaison. Ainsi, la forme complète de l'analogie contient quatre éléments comparés deux à deux sur le même modèle de structure syntaxique. La seconde partie étant comme une « réplique » de la première.

Selon l'étymologie, le terme « analogie » découle à la fois du latin « analogia » qui, lui-même, est un emprunt au grec « analogia » de [ana – et logia] de « logos », « discours, raison ». Cette double provenance n'échappe pas à l'ambiguïté, que ce soit dans le domaine du discours, où il signifie « ressemblance », apparu en 1423, que dans le domaine des mathématiques (1503), et en logique où il est interprété dans le sens de « raisonner » ... (1690)³.

Quant à la formulation de définition, l'auteur écrit : « C'est une ressemblance partielle entre deux objets, notions ou phénomènes appartenant à deux domaines différents et qui n'ont rien en commun dans leur aspect général [...] mais qui présentent des similitudes mises en évidence par le rapprochement ». L'analogie montre donc les ressemblances unissant deux à deux les termes de deux séries de mots suivant le schéma illustré par l'exemple de Brillât-Savarin, dans son ouvrage *Physiologie du goût*, cité par Ricalens-Pourchot⁴. L'exemple met bien en exergue la structure et le lien existant entre les deux couples d'éléments de « comparaison » :

« Un dessert sans fromage est comme une belle à qui il manque un œil »

Quatre éléments en rapport deux à deux

Un dessert en rapport avec fromage

A

B

Une belle en rapport avec un œil

A'

B'

En transcription complète : *Un dessert sans fromage*

Une belle sans un œil

À travers ces exemples, nous pouvons soupçonner l'existence d'une certaine 'technique structurelle' dont se sert le locuteur producteur dans son discours. C'est l'objet du prochain point de notre réflexion.

II. Structure de l'analogie

Comme figure de style, l'analogie peut être classée dans la catégorie des figures d'équivalence. Cette catégorie rapproche deux termes ou deux expressions en établissant entre eux une équivalence de sens. De ce fait, l'analogie se construit sur le principe de base de la comparaison simple.

3 Le Robert, *Dictionnaire historique de la langue française*, cité par N. Ricalens-Pourchot, *Op.cit.*, p. 23.

4 *Idem*, p. 24.

Dans les exemples cités ci-haut, la devinette n°1 illustre ce rapprochement entre « *nzo táata* » d'une part, et « *kúúnsi dimosi* » d'autre part. Ce rapprochement réside au niveau sémantique et à celui de la représentation imagée ; il est contenu dans la réponse, « *lúwa* » (champignon). Ainsi, l'image produite par l'énoncé « *nzo táata* » qui n'a qu'un seul pilier évoque celle du champignon dont le 'chapeau' sous forme d'un toit rond se pose sur le sommet de son unique pied ou racine, et le couvre. Il est de même pour la devinette n°2 où la concordance de sens apparaît dans la réponse donnée : « *ntúndulu* » (fruit du gingembre). L'image évoquée est celle d'une maison dont la porte d'entrée est enfoncée dans le sol. *Ntúndulu* répond à cette description.

Quant à la structure de l'analogie, il existe une nuance de différenciation. La présence de la seconde partie de l'énoncé constitue la différence de structure entre le modèle de la comparaison simple ou de rapprochement, et celui de l'analogie. En effet, exploitant l'exemple de Brillât-Savarin cité par Ricalens-Pourchot⁵, on peut bien établir un lien de dépendance, non seulement entre les éléments de rapprochement, mais surtout entre les deux parties constitutives de l'analogie, dont chacune est composée de deux autres éléments.

Exemple :

« Un dessert sans fromage est comme une belle sans un œil »

Deux énoncés placés l'un à côté de l'autre :

1. Un dessert sans fromage,
2. Une belle à qui il manque un œil.

Il y a quatre éléments en rapport deux à deux. Chacun d'eux est composé de deux éléments en rapport de comparaison :

Un dessert (en rapport avec) fromage

A

B

Une belle (en rapport avec) un œil

A'

B'

Il existe ensuite un rapport reliant les deux énoncés (A et B rapprochés à A' et B') sous forme de réplique. Notons aussi la présence des éléments « auxiliaires » : le verbe et les mots de comparaison :

Exemple :

« Un dessert sans fromage est comme une belle sans un œil »

V éléments/ comparaison

Ces éléments d'aide jouent le rôle de charnières qui unissent les deux parties de l'analogie.

⁵ RICALENS-POURCHOT, *Op. cit.*, p. 24.

De ce fait, la forme complète de structure de l'analogie comprend quatre éléments comparés deux à deux sur le même modèle syntaxique. La seconde syntaxe apparaît comme une réplique de la première.

Considérée comme un produit socio-culturel, la langue contient à la fois des caractéristiques communes et celles individuelles. Quand l'individu parlant met en œuvre sa capacité illimitée de création, il peut arriver à produire une variété d'énoncés à structures diverses. Voilà pourquoi nous osons penser que l'analogie fait partie de cette création linguistique.

III. L'Analogie : une création du locuteur

Il est un fait généralement accepté que toute langue parlée est le résultat d'une libre convention établie par les membres d'une communauté culturelle et linguistique pour communiquer entre eux. Linguistiquement parlant, la langue renferme en elle-même une certaine « vie ». Comme pour des êtres vivants (les animaux, les plantes, les insectes...), la langue passe par des étapes vitales naturelles : la naissance, le développement, et/ou l'affaiblissement, la mort. Dans la succession de ces étapes, l'homme joue un rôle capital. En effet, il est impensable de parler de l'existence d'une langue quelconque sans y attacher les locuteurs qui la « créent » et la parlent.

Au cours de ses exercices de performance, l'enfant acquiert et développe une certaine autonomie quant à sa façon de s'exprimer, c'est-à-dire le choix libre du vocabulaire qu'il entend utiliser. Avec l'âge, la formation et l'expérience de la vie, le locuteur intéressé développe ses capacités linguistiques. À volonté, et selon l'objectif visé, il fera son choix entre diverses manières de s'exprimer : entre une forme simple d'expression et une autre recherchée, poétique, travaillée.

Exemple :

Quelqu'un dirait à l'autre : « Nous ne nous connaissons pas de longue date. Par conséquent, il n'y a pas de relations profondes entre nous ».

Le même contenu de ce message peut être communiqué sous forme d'expression proverbiale construite sur base de l'analogie : « *Méésó má mbólóngó, ga loonga tuyisi monanana* » ([Nous sommes comme] les pépins, 'les yeux' de l'aubergine, [c'est] dans l'assiette que nous nous sommes rencontrés).

Du point de vue de sa structure, cet énoncé contient deux parties importantes que voici :

1. *Méésó má mbólóngó* (les 'yeux' ou les pépins de l'aubergine) ; qui veut dire : [boonso] *méésó ma mbolongo* (comme les pépins, 'les yeux' de l'aubergine),
2. *Ga loonga tuyisi monanana* (C'est dans l'assiette que nous nous sommes rencontrés).

Pour assurer la formule dite « classique » de la comparaison, l'élément de comparaison « comme » devrait être explicite et devrait précéder le groupe syntaxique « *Méésó má mbólóngo* ». Cela se lirait : « *Boonso méésó ma mbolongo ...* » (Comme les 'yeux' de l'aubergine...). Ici, cet élément de rapprochement, de comparaison, n'apparaît pas ; il est sous-entendu. Cette absence ne diminue en rien la valeur de la comparaison. Au contraire, elle en ajoute une nuance d'une autre figure de style qu'est l'ellipse : figure de style qui assure l'économie et la rapidité de l'expression. Bien que le mot de comparaison « *boonso* » (comme) ne soit pas prononcé, l'interlocuteur familier à la culture *koongo* n'aura aucune difficulté pour interpréter correctement le sens de cette expression proverbiale.

L'interprétation dont il s'agit dans ce contexte se réalise à deux niveaux :

Au premier niveau :

C'est une comparaison « cogitale » (de cogito), qui se situe aussi bien dans l'esprit du locuteur que dans celui de son interlocuteur : « *méésó* » (les yeux), comparé aux pépins de l'aubergine.

Le terme « *méésó* » fait penser aux yeux d'une personne humaine ; les organes qui lui permettent de voir. Mais, ainsi combinés : « *méésó ma mbolongo* » (les yeux de l'aubergine), l'interprétation change de visée ; celle-ci s'éloigne de l'action de regarder ou de voir.

Dans ce proverbe, l'élément choisi à comparer est le compartimentage de pépins. En effet, à observer l'image du fruit de *mbolongo* coupé en diagonal, l'on constate que chaque pépin se trouve « casé » dans une sorte de compartiment, sans contact aucun avec les autres au sein du même fruit.

Il n'y a donc, dans cette phrase, aucun élément linguistique visible qui renvoie à un lien qui existerait entre « *méésó* » (les yeux) et les pépins. Nous proposerions donc de considérer cette forme de comparaison comme étant « cogitale », au sens du terme « cogito » (je pense) argument de base à la philosophie de Descartes (Philosophe français du Port-Royal, au XVII^e siècle).

Au second niveau :

La comparaison de rapprochement entre « *méésó ma mbolongo* » (les 'yeux' de l'aubergine) et « *loonga* », dans l'expression : « *Ga loonga tuyisi monanana* », déplace le focus de notre réflexion. Il s'agit d'un lieu différent et opposé à celui des pépins enfermés dans les compartiments du fruit de l'aubergine. Dans l'assiette, les pépins sont mêlés et se rencontrent, car ils sont placés dans la même surface, sans compartiments. Nous sommes ici en présence des éléments de comparaison en relation de contraste : le cloisonnement, au-dedans de l'aubergine, s'oppose à la rencontre dans l'assiette.

Considérant la richesse du style, nous pouvons mentionner l'inclusion d'une autre figure de style au sein de celle de l'analogie. Il s'agit de la personnification que nous pouvons interpréter comme « Une figure qui consiste à attribuer à une chose abstraite ou concrète et inanimée, les traits, les propriétés d'un être vivant réel, personne ou animal... »⁶

« **Méésó má mbólóngo, ga loonga tuyisi mónánána** »

(Les yeux de l'aubergine, c'est dans l'assiette qu'on la retrouve).

L'emploi de la première personne du pluriel : *tu-* (nous), dans « /... **tuyisi mónánána** / », prête à confusion quant à déterminer la personne qui parle dans la seconde partie de l'énoncé. Grammaticalement parlant, la phrase : /**tuyisi mónánána**/, répond à la première partie formée de : /**méésó má mbólóngo**/ (les pépins de l'aubergine). Pour assurer la logique de cette phrase, elle serait présentée comme suit : /**méésó má mbólóngo, ga loonga mayisi mónánána**/ (les pépins de l'aubergine, [c'est] dans l'assiette qu'ils se sont rencontrés). Ainsi présentée, il est facile de définir le rôle du nom **méésó** sujet du verbe **mayisi**... Ils sont en relation de 'sujet / verbe' et appartiennent à la même classe 6 selon la grammaire des langues bantu : /**méésó**/ >[**ma - iso**] : [PN6 - ThN] ; /**mayisi**/ >[**ma - isi**] : [PV6 - ThV]

Au niveau de l'interprétation, nous pouvons conclure qu'entre les deux interlocuteurs *koongo* linguistiquement et culturellement égaux, il n'y a pas d'effort supplémentaire à fournir pour saisir le sens de cet énoncé proverbial, exprimé sous forme d'analogie. En effet, les proverbes sont parmi les formes littéraires les plus employées au sein de la société *koongo* en général. De ce fait, il est supposé et espéré que chaque membre de cette communauté culturelle en ait au moins une petite et rudimentaire connaissance.

Le fait que les proverbes sont fréquemment employés dans la vie quotidienne des Koongo-Ntándu suscite la curiosité qui nous pousse à l'exploration, en appliquant les principes de l'analogie aux proverbes de cette communauté culturelle.

IV. Application à quelques proverbes *koongo-ntándu*

Nous proposons, dans les pages qui suivent, de mener une certaine recherche basée sur quelques textes de proverbes, constituant ainsi un petit échantillon représentatif. Notre visée est d'identifier les différents contextes et situations qui illustrent les emplois de l'analogie.

L'analyse simple de la structure de l'énoncé et la comparaison des éléments dont il est composé nous serviront de processus de méthode pour progresser dans cette recherche. Etant donné qu'il s'agit d'un cas d'illustration, pour confirmer ou infirmer l'hypothèse de l'existence ou de la non existence des emplois analogiques dans la littérature orale

⁶ RICALES-POURCHOT, *Op. cit.*, p. 105.

traditionnelle chez les *Koongo-Ntándu*, la liste des échantillons servant de corpus se voit loin d'être exhaustive ; elle sera composée d'un petit nombre de proverbes tirés du terroir culturel.

Pour les besoins de l'analyse, nous proposons de progresser selon le schéma suivant :

- Présentation du texte du proverbe à analyser, dans sa langue d'origine et d'utilisation par les usagers ;
 - Traduction française que nous mettrons entre parenthèses ;
 - Évocation de l'image déclenchée par cet énoncé, dans l'esprit du locuteur et de son interlocuteur ;
 - Structure de l'énoncé ;
 - Identification du message convoyé, tenant compte du contexte dans lequel le proverbe a été employé ;
 - Évaluation des éléments qui attestent la structure de l'analogie, si c'est le cas.
- ***Máási má nkoombo, ga kimeenga máládíla*** (La graisse de la chèvre s'évapore dans le poêle)

À l'annonce de ce proverbe, il se crée dans l'esprit du locuteur et dans celui de son audience, l'image d'un poêle contenant de la matière grasse de la chèvre, posé sur le feu. L'on remarquera, après quelques minutes, que la graisse disparaît ; il n'en restera qu'une tache noire au fond du poêle.

Dans sa structure, l'énoncé comprend deux parties :

- a) ***Máási má nkoombo*** (la graisse de la chèvre),
- b) ***Ga kimeenga máládíla*** (s'évapore dans le poêle).

Le rapport attesté entre les parties est à voir dans le sens d'une comparaison implicite. On devrait dire : '[*Boonsó*] ***máási má nkoombo***' (comme la graisse de la chèvre).

La première partie est une sorte d'introduction; la deuxième, en est le résultat, la conséquence, l'achèvement. Ce rapport sous-entend une comparaison implicite et porte sur les deux éléments : « ***máási*** » et « ***kimeenga*** ». En formule ordinaire on devrait lire : '[*Boonso*] ***máási ma nkoombo*** [...] ***ga kimeenga***... (Comme la graisse de la chèvre). Les crochets [] représentent ici des éléments non exprimés dans cet énoncé proverbial. Pourtant, ces éléments sont nécessaires pour une pleine compréhension du sens du proverbe.

Les aspects analogiques reposent sur la nature de « ***máási ma nkoombo*** » et de « ***ga kimeenga máládíla*** ». Le premier groupe syntaxique renvoie à la matière grasse de la chèvre, matière inconsistante qui perd son existence une fois réchauffée par le feu. Le second groupe montre ce qui arrive à cette matière « ***máási*** », après ce réchauffement. Peu à peu il n'en restera qu'une simple tache, toute la graisse sera évaporée.

L'emploi de ce proverbe se situe dans le cadre des palabres claniques, en ce qui concerne la lignée d'appartenance. La connaissance parfaite de la lignée qui attache l'individu au dit clan est indispensable. Dans le cas contraire, il incombe aux concernés le devoir de se mettre à la recherche de ce lien, afin d'assurer leur dignité propre et celle de tous leurs descendants.

Au bout de cette recherche, on peut tomber dans les mains d'un faux chef de clan qui accueillerait à contrecœur les nouveaux venus. Il ne fait pas partie d'eux, et n'apportera aucune protection aux nouveaux venus ; au contraire, il usera de ses astuces pour les faire disparaître à petit feu, jusqu'à l'extinction complète. Ainsi s'applique l'image évoquée par le proverbe : comme la graisse de la chèvre s'évapore petit à petit dans le poêle, ainsi disparaîtront les membres du groupe nouvellement accueilli.

Au point de vue de sa structure, hormis l'insertion de la figure de style de la personnification, ce proverbe répond au même schéma déjà illustré plus haut à propos du proverbe : « **Mééso ma mbolongo, ga loonga tuyisi mónánána** », (les yeux (pépins) de l'aubergine, c'est dans l'assiette que nous nous sommes rencontrés).

- **Ga ganwáánini Lumpukini ye Ngéembo, ka gasiidi nsala ko Nkétí yé nketi zinwáánini gaana** (Là où la Chauve-souris et le Vampire se sont battus, il n'en reste aucune plume)

En écoutant ce proverbe, l'interlocuteur familier à la culture *koongo* aura en tête l'image de deux chiroptères qui se battent en publique. Le constat général est que les oiseaux qui se battent se donnent des coups de bec en s'arrachant mutuellement des plumes qui se répandent autour d'eux. Dans le cas présent, il n'y a pas de plumes répandues au lieu de la bataille.

Ce proverbe se compose de deux phrases :

1. **/ga ganwáánini Lumpukini ye Ngéembo /**
(là où se sont battus la Chauve-souris et le Vampire)
2. **/ ka gasiidi nsala ko /** (Il n'y reste pas de plumes)

La première est positive, tandis que la seconde est négative. C'est sur le plan sémantique qu'est souligné au plus fort, le lien qui les unit ; la première étant complétée par la seconde. En effet, énoncer seulement la première proposition laisserait l'esprit de l'interlocuteur en suspense. La présence de la deuxième partie complète l'information véhiculée par le proverbe dans son intégralité.

Employé dans le domaine de l'éducation, ce proverbe paraît comme un avertissement émanant de la sagesse ancestrale. Il est aussi une invitation à sauvegarder la dignité de la personne, même dans des circonstances peu commodes et difficiles. En présence, nous avons deux personnes en colère, et de ce fait, sont incapables de contrôler leurs actes aussi longtemps qu'elles sont dans cet état.

Concernant leur structure, les deux propositions qui composent l'énoncé de ce proverbe sont en rapport de comparaison implicite située au niveau de l'esprit, sans recourt à l'usage d'un élément linguistique visible pour l'indiquer.

Il y a lieu de signaler quelques aspects physiques semblables, et le comportement qui identifient ces deux êtres : la Chauve-souris et le Vampire :

- Deux volatiles qui présentent quelques ressemblances
- Usage des membranes au lieu des ailes, pour voler,
- Usage de dents au lieu d'un bec, pour se nourrir,
- Chasseurs nocturnes,
- Mammifères, alors que les oiseaux sont sensés être ovipares, quant à leur mode de reproduction.

Un phénomène spécial caractérise la structure de ce proverbe : considéré sous l'angle de son exécution, il se présente sur le mode d'application des devinettes, à savoir : la présence d'une question et celle de la réponse. Cela se présenterait ainsi :

Ga ganwáánini Lumpukini ye Ngéémbo, ka gasiidi nsala ko

Toute cette phrase semble jouer le rôle d'une question posée symboliquement. Tandis que

« ***Nkétí yé nketi zinwáánini gaana*** » servirait de réponse attendue.

Le terme « *nkéti* » constitue en lui-même un symbole qu'il faudrait dévoiler pour arriver à la pleine compréhension de ce proverbe. Il renvoie à une catégorie de personnes respectables, dignes, responsables, etc. Ainsi, le message du proverbe peut-il être interprété dans le sens du respect de sa dignité. Il s'adresse à toute personne en situation de conflit, et l'invite à ne pas perdre son contrôle, à se comporter dignement, pour arriver à la conclusion qui ne brisera pas les bonnes relations dans l'avenir.

L'esthétique du style de ce proverbe repose sur le principe de l'équilibre remarqué entre les trois parties qui composent l'énoncé proverbial. Un rapport de comparaison les unit tout en soulignant leur dépendance :

1. ***Ga ganwáánini Lumpukini ye Ngéémbo,***
2. ***Ka gasiidinsala ko,***
3. ***Nkétí yé nketi zinwáánini gaana.***

La phrase n°1 annonce et localise l'événement,

Le n°2 se présente comme pour expliciter et décrire l'événement exprimé dans le n°1,

Le n°3 vient compléter le message. Il permet aussi d'assurer la structure analogique y appliquée.

1A ***Ga ganwáánini Lumpukini ye Ngéémbo***,

(Là où se sont battus la Chauve-souris et le Vampire)

[boonso]

1B ***Ga ganwáánini Nkéti ye Nketi***

[comme]

(Là où se sont battus Nkéti ye Nketi)

2A ***Ka gasiidinsala ko***

(Il n'en reste pas de plumes)

2B ***Ka gasiidi [maambu] ko***

(Il n'en reste rien)

Remarquons aussi une comparaison établie entre le groupe nominal de *Lumpukini ye Ngéémbo* et celui formé par *Nkéti ye Nketi*. Les deux groupes illustrent un équilibre de construction.

• ***Mu mukweenda ntuumbu, mu mulaanda kisiimba***

(Là où passe l'aiguille, [c'est] là que suit le fil)

Comme beaucoup d'autres, ce proverbe est le fruit de l'observation populaire des activités ordinaires dans la vie quotidienne. Son contenu évoque l'image d'une aiguille enfilée dans les mains d'une couturière en action. L'aiguille trace la direction de la ligne de la couture, tandis que le fil suit fidèlement la même trajectoire, le même parcours.

Sur le plan sémantique, l'image renvoie à une très grande ressemblance de comportement entre deux personnes, tout en sinuant l'idée de l'imitation pure et simple ou de copie conforme des attitudes et / ou du comportement de l'autre. Ceci arrive souvent entre les parents et leurs enfants. Ainsi, le contexte de l'éducation populaire est le domaine le mieux indiqué de l'emploi de ce proverbe. C'est un avertissement ou une confirmation, selon la circonstance. Il peut donc s'agir d'une sorte de compliments ou de mise en garde.

Du point de vue de sa structure, ce proverbe est composé de deux propositions locatives, à longueur égale :

A- ***Mu mukweenda ntuumbu***, → (là où va l'aiguille)

B- ***Mu mukweenda mulaanda kisiimba*** → (là suit le fil)

Autrement formulé :

A' ***Boonso bukweendila ntuumbu*** → (De la manière dont l'aiguille se déplace)

B' ***Buuna bulaandila kisiimba*** → (Ainsi suit le fil)

La deuxième formulation permet de changer l'aspect locatif de la phrase en aspect de manière, grâce à l'introduction des mots *boonso* (comme) et

buuna (ainsi / de la même manière) ; mots qui introduisent la comparaison.

Nous avons vu plus haut que la figure de style de l'analogie se fonde sur la comparaison de rapprochement. Aussi, ce rapprochement est-il attesté ici entre :

ntuumbu (l'aiguille) et ***kisiimba*** (le fil)

Ces deux substantifs désignent des objets utilisés comme instruments à l'usage commun et complémentaire. Du point de vue fonctionnel, il s'agit de deux éléments répondant à un usage semblable, à savoir : coudre. Du point de vue grammatical : *ntuumbu* et *kisiimba* jouent le rôle du sujet, chacun dans sa proposition :

A- ***Mu mukweenda ntuumbu***

[mu –	mu –	ku –	end –	a	ntuumbu]
↓	↓	↓	↓	↓	↓
PL18	PV18	Inf15	RV	FV	PN9 – ThN* ⁷

B- ***Mu mulaanda kisiimba***

[mu	mu –	la:nd–	a	ki–	si: mba]
↓	↓	↓	↓	↓	↓
PL18	PV18	RV	FV	PN7	ThN

• ***Zenga Mpidi, Mboma nlá***

(Coupe le python, le boa est trop long)

Nous présentons ici deux types de gros serpents bien connus : ***Mpidi***, le python et ***Mboma***, le boa. Dans le texte, la comparaison de rapprochement renvoie à la différence de longueur entre les deux serpents : l'un considéré plus long que l'autre ; ou plus compliqué que l'autre, selon le cas à traiter. Quant au contenu, ce proverbe transmet un message relevant du domaine des affaires aussi bien que celui des palabres, des discussions importantes sur des sujets importants. On peut, à certains égards, considérer ce proverbe comme l'un des proverbes judiciaires. Il vise la manière de traiter les affaires, de mener sagement une discussion à bon port, sans se perdre dans les méandres inutiles. “***Zenga Mpidi, Mboma nlá***” s’interprète ainsi : « Allez tout droit au but ; ne traînez pas dans les détails ».

Quant à la structure du texte du proverbe en question, nous nous trouvons en présence d’une comparaison qui présente à la fois du positif et du négatif en se servant des éléments qui présentent une certaine ressemblance (tous les deux sont de gros serpents), mais aussi les différences (inégalité de longueur).

⁷ Sigles de l’analyse morphologique : PL : Préfixe Locatif ; PN : Préfixe Nominal ; PV : Préfixe Verbal ; ThN : Thème Nominal.

Placés sur le plan des idées, ces éléments se réfèrent à la longueur ou à la brièveté des arguments utilisés dans la discussion ou dans la palabre en cours. Ce contraste est justement une des marques de la singularité et de la beauté stylistique de ce proverbe. Le rapport analogique attesté repose sur le fait d'apposer les ressemblances et les différences entre *Mpidi* (python) et *Mboma* (boa), face à la manière de tenir la discussion ou le discours.

- “*Go ki Yá Taka, nzatudyá,
Go ki Yá Ndumbu, nza laandi kuná nto*”

(Si cela appartient au Compère Têtard, viens, mangeons)

(Si cela appartient au Compère **Ndumbu**, suis-moi à la source)

Ce proverbe met en scène deux êtres du monde aquatique : **Taka**, le têtard et **Ndumbu**, un petit poisson très malin. Ce sont deux bestioles appartenant à ce monde-là. L'apparence physique de *Taka* (le têtard) n'attire aucune admiration. C'est un ensemble bizarre fait d'une tête aux gros yeux, et d'une petite queue; il n'est pas considéré comme un poisson ; c'est plutôt un spécimen d'un sous-ordre. Ainsi, manger **Mataka** (pluriel de **taka**) est honteux et avilissant, selon l'opinion du peuple *Koongo*.

Sur le plan littéraire, le même peuple considère *Taka* comme une représentation de l'ignorance, du manque d'aptitudes, ce qui renvoie à un certain degré d'intelligence et oppose cette bestiole à **Ndumbu** (un petit poisson très agile et très malin).

L'image évoquée par ce proverbe se réfère à deux personnes ou groupes de personnes aux comportements opposés. L'une des deux représente *Taka* du fait qu'elle n'est pas assez maligne et par conséquent, se laisse tromper par l'autre qui est très malin, mais aussi espiègle et fourbe. L'action énoncée par le proverbe se voit donc située dans le contexte du partage, mais un partage dont les règles sont violées par l'une des parties concernées.

La partie qui respecte le contrat est symbolisée par l'invitation: *Nza tudya* (viens, mangeons), partageons ce qui m'appartient, ce qui est mien. C'est le cas du personnage *Taka*. Quant au *Ndumbu*, dès que son tour de partage arrive, il se sert des prétextes : « **Nza laandi kuna nto** » (Viens suivre à la source). L'expérience populaire considère « *nto* » (la source) comme le symbole de sécurité pour un poisson quelconque. « **Nza laandi kuna nto** » peut aussi être interprété comme une manière de retarder l'exécution de ce qui devrait être fait immédiatement, et à un moment précis.

La technique littéraire de mettre ces deux êtres **Taka** et **Ndumbu** sur la même scène illustre quelques traits caractéristiques de la structure de l'analogie. Il apparaît tout d'abord, une comparaison qui, au lieu de souligner des ressemblances, insiste plutôt sur les différences. Bien que tous deux appartiennent au monde aquatique, leurs traits caractéristiques les opposent à beaucoup de points de vue.

Nous trouvons aussi dans cette structure deux propositions organisées selon le même mode d'énonciation. Il s'agit d'une affirmation des réalités existantes, exprimées d'une façon lapidaire. En effet, un verbe devrait prendre place entre les deux parties qui composent chacune des propositions :

1. *Go ki Yâ Taka* [...], *nza tudya*
2. *Go ki Yâ Ndumbu* [...], *nza laandi kuna nto*

L'omission du verbe rend l'opposition plus marquante, non seulement à travers le choix du vocabulaire *Taka* et *Ndumbu*, mais surtout dans tout ce que ces noms renferment quant au statut et comportement de chacun. C'est sur l'ensemble de l'énoncé que réside l'opposition. Celle-ci suppose deux niveaux d'interprétation :

Au premier niveau, la comparaison d'opposition se base sur les deux noms : *Taka* et *Ndumbu*, deux êtres aquatiques qui présentent à la fois des traits de ressemblance et ceux de dissemblance. Remarquons, en passant, l'agencement équilibré de deux groupes syntaxiques.

Go ki Yâ Taka... en rapport avec *Go ki Yâ Ndumbu* ...
Nza tudya en rapport avec *Nza laandi kuna nto*

Ces deux groupes répondent au même mode de structure syntaxique.

Le deuxième niveau réside dans les actions à poser : « *nza tudya* » (viens, mangeons) s'oppose à « *nza laandi kuna nto* » (viens suivre à la source). Comme résultat, nous avons le sentiment de voir l'action retardée, aucune certitude si jamais elle sera exécutée, ni quand elle le sera. Nous pouvons considérer cette tournure d'expression comme une forme littérairement réussie pour exprimer un refus habilement camouflé, une attitude de désolidarisation.

Conclusion

Dès le début de cette analyse, deux principes ont saisi notre attention :

- (1) le besoin inné de l'être humain de communiquer avec ses semblables, et
- (2) la capacité illimitée de création dont il dispose au sein de sa communication.

L'application de ces deux principes est à l'origine de la diversification des formes de discours. D'où, la distinction faite entre le langage ordinaire et le langage recherché ou littéraire, fruit de la créativité tant individuelle que communautaire. La littérature traditionnelle orale africaine appartient à cette deuxième catégorie.

Qui dit « Littérature », dit recherche de l'esthétique, de la beauté qui fait remarquer et distinguer une forme, une expression, un mot, etc.,

l'un de l'autre. Les proverbes d'une communauté culturelle donnée, sont autant d'exemples de cette manifestation de l'esthétique linguistique. L'un des moyens appropriés pour atteindre le monde de l'esthétique, c'est l'usage des figures de style, qui enrichissent et embellissent, non seulement l'expression de l'énoncé, mais aussi le contenu même, le message véhiculé.

À travers les analyses de quelques proverbes *koongo-ntándu*, nous avons remarqué à quel point l'analogie, « relation de ressemblance, au fondement de la métaphore »⁸, est fréquemment employée. Elle fait partie des éléments de base de la composition du texte proverbial, grâce à la technique de combinaison de deux aspects de la comparaison : l'approchement et l'opposition. Elle accorde à l'énoncé du proverbe ou de la devinette, la possibilité d'atteindre un degré supérieur d'esthétique.

Il ne serait pas exagéré d'affirmer que l'usage de l'analogie dépasse les frontières du monde de la littérature traditionnelle orale africaine, le monde de la santé en fait aussi partie. En effet, dans la recherche de l'amélioration de la santé physique ou morale, de la guérison contre telle ou telle maladie, ou même pour la prévention, afin d'éviter d'être victime d'un malheur quelconque, les guérisseurs et soignants traditionnels imposent des interdits. Le choix de ces interdits répond souvent à un lien quelconque qui accuserait l'influence de l'analogie. Ainsi, après avoir soigné une grande plaie récurrente va-t-on imposer au malade l'interdit de manger des feuilles de manioc, ni même de cueillir pour en faire un repas pour d'autres personnes.

Selon la croyance populaire, l'influence analogique réside dans le fait qu'après avoir cueilli les jeunes feuilles de manioc, la branche coupée va repousser après quelques jours. Le guérisseur est conscient de cette similitude. Sa crainte est de voir se reproduire le même phénomène sur la plaie qu'il vient de soigner. Voilà qui justifie l'interdit de manger les feuilles de manioc imposé aux patients. Ils sont nombreux des exemples de ce genre, aussi une étude menée dans ce domaine susciterait-elle certainement beaucoup d'intérêts. ■

8 Bernard LECHERBONNIER et al. XX^e siècle, *Littérature*, 1989, 874